

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



LA VIERGE A L'HOSTIE

*D'après le tableau de Irigoy.*




### Sommaire du Numéro de Mai 1900.

Pensée dominante : Aller par Marie à Jésus en l'Eucharistie. — Le Peuplier de miracle. — La Bienheureuse Imelda Lambertini (*suite et fin*). Une première Communion en mer. — Sujet d'adoration : Les Vertus chrétiennes : La Douceur. — Le Pêcheur de Pâques (*poésie*). — Fleurs eucharistiques de la Nouvelle-France : La première Messe à la Pointe de Lévy, le jour de Pâques 1648. — La Colombe (*cantique*). — La cause du R. P. Pierre-Julien Eymard. — Une messe de plus ou de moins.

## PENSÉE DOMINANTE

pour le Mois de Mai 1900.

~~~~~  
Aller par Marie à Jésus en l'Eucharistie


**L**ORSQU'UN voyageur veut connaître la montagne ou le rocher d'où jaillit le fleuve qui féconde les plaines, il remonte fidèlement le courant en suivant les pittoresques méandres qui le conduisent jusqu'à la source.

De même, si le chrétien veut arriver jusqu'à l'Eucharistie, cette source de grâce qui reconforte le champ de l'Eglise, il doit aller vers Marie qui est le canal des grâces de Dieu et par Elle il arrivera sûrement jusqu'au Christ Eucharistique, pierre vivante d'où sort l'eau qui rejait jusqu'à la vie éternelle.

En d'autres termes, on doit aller par Marie à l'Eucharistie,

parce que *c'est par Marie que nous a été donnée l'Eucharistie.*

Nous croyons, et cette foi est notre plus douce joie, que le corps adorable de Notre-Seigneur, présent réellement en l'Eucharistie, est le même corps qui a été formé du très pur sang de Marie, nourri de sa substance et de son lait virginal.

Nous adorons à l'autel le vrai Fils de la Vierge, et nous chantons avec l'Église, associant la Mère et le Fils, la cause et l'effet, la source et le fleuve : "*Ave, verum Corpus, natum de Maria Virgine* : Salut, ô Corps, vraiment né de la Vierge Marie ! "

Saint Ambroise, de son temps déjà, rappelait cette virginale origine du Sacrement d'amour, lorsqu'il mettait dans la bouche du Sauveur, instituant l'Eucharistie, ces paroles mémorables : " Ceci est vraiment ma chair pour la vie du monde ; croyez-le fermement, c'est absolument la même chair qui a été formée et qui est née de Marie, qui a souffert sur la croix et qui est sortie du tombeau : *Hæc, inquam, ipsa est.*

Aussi nous comprenons cette parole de Mgr Pie : " Marie est en quelque sorte associée à la Présence réelle de Jésus au Tabernacle. Le premier blasphème contre la vérité du Sacrement de l'autel, consistait à nier que le Corps eucharistique du Seigneur fût le corps né de Marie. "

Cette union et cette dépendance de l'Eucharistie apparaît dans la liturgie de la Fête-Dieu. L'Église romaine, selon la pensée de Mgr Pichenot, elle qui possède profondément le sens du vrai, ne s'est pas mise en peine, comme les liturgies gallicanes, de composer, pour la Fête du Corps de Notre-Seigneur, une préface particulière ; mais réunissant la maternité de Marie à la présence réelle de Jésus, elle reedit en ce jour la préface de la Nativité, qui atteste la vérité de la chair donnée par Marie au Verbe Incarné ; et la doxologie des hymnes de ce jour, après avoir célébré les gloires et l'amour du Dieu fait pain, fait remonter à la Vierge le don que nous recevons à l'autel : *Jesu tibi sit gloria, qui natus est de Virgine.*

On connaît ces belles paroles de saint Augustin : " La chair de Jésus est la chair de Marie, et le Sauveur nous donne cette chair de Marie comme l'aliment de notre salut. " *Caro Christi, caro Mariæ.*

Rapportant ces paroles, le P. Binet s'écrie : " Celui qui approfondira ce mystère, trouvera des mystères sublimes. "

Plus heureux sera celui à qui Marie elle-même voudra le révéler ! Saint Ignace de Loyola eut un jour une admirable vision. " Comme je m'entretenais, dit-il, avec l'Esprit-Saint avant la Messe, il me sembla que je voyais et que je sentais

quelque chose de brillant, de couleur de feu et d'un aspect étrange. Comme je me préparais à monter à l'autel, et ensuite, lorsque ayant revêtu les habits sacerdotaux, je célébrais le saint Sacrifice, je ressentis une violente commotion intérieure accompagnée d'abondantes larmes, de sanglots, et par intervalles, de la perte de la parole. Puis je sentis et je vis la très sainte Vierge exercer son influence en ma faveur auprès du Père, de sorte que pendant la Messe et la Consécration, je ne pus rien voir, ni rien sentir excepté Elle, qui est, pour ainsi dire, une partie de cette grâce immense et la porte par laquelle nous y arrivons ; et à l'aide d'une perception spirituelle, je compris qu'elle montrait, dans l'acte de la consécration, l'existence de sa propre chair dans la chair de son Fils, et le sentiment de ce qui me fut révélé a été si intime, que je ne saurais le décrire. ”

Parlant de cette vision, un fils de saint Ignace, le P. de Machault, dit dans sa foi naïve : “ Qui dira les effets que produisait la sainte Communion dans le cœur tout de feu d'Ignace, lorsque, considérant à l'autel que le Fils et la Mère ne sont qu'une même chair et qu'un même Sang, ou au moins que le Fils est une portion de la Mère, il se repaissait de cette savoureuse pensée ; qu'en l'Eucharistie il recevait non-seulement la chair et le sang de Jésus, mais la chair et le sang de Marie en bonne partie, comme la Sainte Vierge le lui découvrit en cette vision illustre. ”

Il serait tout-à-fait erroné de croire qu'il y a dans le corps sacramentel de Jésus une portion du corps de Marie non changée en celui de Jésus, mais gardée dans sa propre et naturelle espèce. Laissant de côté cette supposition inepte, nous affirmerons cependant que Marie est le principe, la source d'où nous vient l'Eucharistie et que c'est en Elle, dirons-nous avec saint Bernardin, que consiste, que s'achève et que demeure dans sa perfection ce Sacrement, la gloire et le fondement de tous les sacrements de l'Eglise.

Si donc l'Eucharistie nous est venue par Marie, nous ne pouvons aller à l'Eucharistie que par Marie : Elle est devenue l'intermédiaire nécessaire entre les hommes et Jésus en l'Eucharistie.

Quand nous assistons au Saint Sacrifice, offrons-le au Père céleste en union avec la Très Sainte Vierge. C'est elle qui, se tenant debout héroïquement au pied de la Croix sanglante, offrait son Fils expirant à Dieu, et était Prêtre véritable dans ce sacrifice que renouvelle l'immolation mystique de nos autels. Si Marie est toujours notre co-rédemptrice, nul doute qu'elle n'ait

aussi sa part d'offrande dans le divin Mystère eucharistique.

Quand nous avons le bonheur de communier, songeons à Marie recevant dans son sein immaculé le Verbe Incarné conçu du Saint-Esprit, et prions-la de venir en notre cœur pour accueillir cet Hôte divin avec toute sa pureté, son amour et ses vertus.

Quand, prosternés devant le voile blanc qui cache à nos yeux la Majesté sainte, nous adorons Celui qu'elle appelait son Fils et qu'il appelait sa Mère, demandons-lui de présenter nos hommages et nos prières, étant persuadés qu'un Fils si bon et si puissant ne peut rien refuser à une mère si aimée et si digne de l'être.

En un mot, dans tous nos rapports avec Jésus-Hostie, commençons toujours par nous mettre sous la conduite et la protection de Marie, lui adressant cette belle invocation :

NOTRE-DAME DU TRÈS SAINT SACREMENT, MÈRE ET MODÈLE DES ADORATEURS, PRIEZ POUR NOUS QUI AVONS RECOURS À VOUS.

(Cette invocation, approuvée d'un grand nombre de prélats, a été enrichie de 40 jours d'indulgence par la plupart des Evêques du Canada.)



## Le Peuplier de Miracle

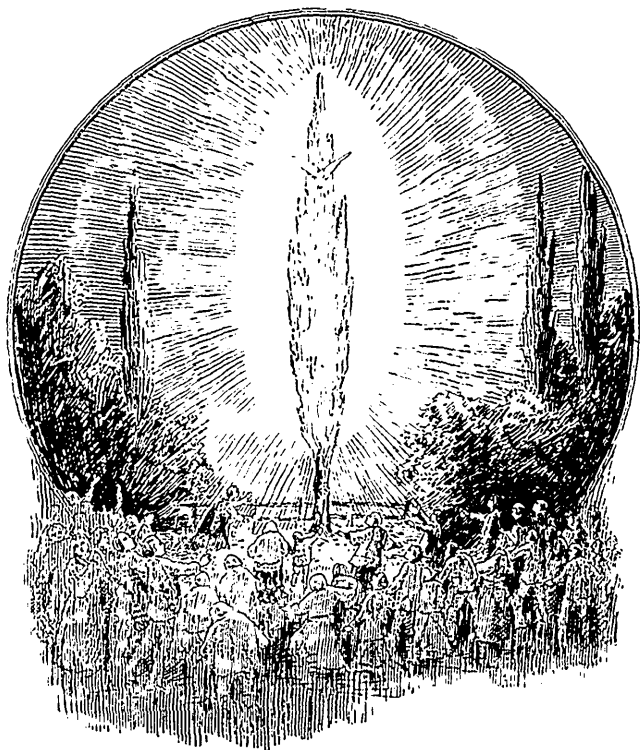


LE 28 janvier 1772, le village de Saint-Pierre de Paterno, situé à environ deux milles de Naples, fut le théâtre d'un affreux sacrilège : des voleurs enlevèrent du tabernacles deux ciboires remplis d'Hosties consacrées. Quelques jours après, un fermier du voisinage, nommé Pascal Capozzi, trouva dans un reste de fumier laissé près de sa grange le pied de l'un des deux ciboires ; on examina avec un soin minutieux les sillons du champ où avait été répandue l'autre partie du fumier, dans l'espoir d'y retrouver les Hosties consacrées. Mais ce fut en vain. On finit par croire que les voleurs avaient eux-mêmes consommé les saintes Espèces pour faire disparaître toute trace de leur sacrilège ; et

le souvenir de ce vol s'effaçait peu à peu de la mémoire des villageois.

Mais DIEU en avait disposé autrement.

Le soir du 19 février, un jeune homme de dix-sept ans, Joseph Orefice, rentrait de Naples à Paterno quand, de la



route royale qui va de Capodichino à Casoria, il aperçut dans un des champs de la ferme de Capozzi un scintillement de lumières. Le lendemain soir, ayant vu le même spectacle, il eut peur et en avertit ses parents. On l'écoula en riant.

Le lendemain de grand matin, Joseph avec son père Ange et son frère Jean qui avait à peine dix ans se mirent en route pour Naples. Quand ils passèrent près de la ferme de Capozzi,

l'apparition des lumières se renouvela. L'enfant les aperçut et manifesta son admiration par des cris ; Joseph les vit aussi ; mais leur père ne distingua rien.

Ces détails vinrent à la connaissance de deux prêtres de Naples, Jérôme et Jacques Guarino, qui voulurent s'en rendre compte par eux-mêmes. Avec le curé du village et quelques autres personnes, ils se rendirent le 24 février, à une heure avancée de la nuit, sur le lieu de cette singulière apparition. Joseph Orefice et son frère y vinrent aussi avec un autre enfant nommé Thomas Piccini.

Au bout de quelques instants les lumières apparurent aux trois enfants ; comme personne autre n'apercevait rien, on les suivit vers la place qu'ils désignaient. On examina scrupuleusement le terrain, on approcha la lanterne de chaque motte de terre, mais on ne trouva rien.

Le soir du jour suivant, ils conduisirent avec eux un autre prêtre, Joseph Lindinier ; et comme ils s'étaient aperçus que Dieu avait choisi les enfants pour leur révéler ses merveilles, ils emmenèrent aussi quatre autres enfants du village. Ils ne tardèrent pas à apercevoir un grand nombre de lumières au pied d'un peuplier. On fit donc de nouvelles recherches, mais sans rien découvrir qui pût indiquer la cause de cet étrange phénomène.

Les prêtres se retirèrent alors, les enfants les suivirent. Mais, au moment où ces enfants allaient sortir du champ pour s'engager dans la grande route, éclata un grand cri de la foule réunie dans le champ, et comme s'ils eussent été entraînés par une force magique, ils se mirent à retourner sur leurs pas. Bientôt la même force les jeta par terre à la renverse ; avant qu'ils se fussent remis sur pied, une vive lumière jaillissant tout près d'eux à côté du peuplier éblouit leurs yeux : et sur les rayons de cette splendeur céleste, s'élevait doucement une colombe qui ne tarda à prendre son vol et à disparaître.

Aussitôt il se précipitent vers le peuplier et se mettent à remuer la terre autour de l'arbre. Soudain Piccini aperçoit sur le gazon un petit objet rond d'une blancheur éclatante, reconnaît une Hostie et crie qu'on aille chercher les prêtres.

Il était deux heures du matin. Le peuple, transporté de joie en apprenant qu'on a retrouvé le Très Saint Sacrement d'une manière si extraordinaire, se presse autour de Jacques Guarino et suit avec une anxiété fébrile tous les mouvements du vénérable prêtre. Celui-ci, creusant la terre avec des précautions infinies, a la consolation de recueillir quarante Hosties. Il les place dans un ciboire sous un petit dais élevé en toute



hâte au pied du peuplier et, d'une voix coupée par les sanglots, il entonne l'hymne d'action de grâces, le *Te Deum*.

Les Hosties consacrées étaient restées cachées sous terre pendant l'intervalle d'environ un mois. Or, malgré un hiver très rigoureux et des pluies torrentielles, on les retrouva en

parfait état de conservation, blanches, intactes ; le bord seul avait été légèrement taché par la boue. Bien plus, la terre qui avait été en contact avec le corps de JESUS CHRIST et que l'on avait recueillie absolument sèche dans un



linge très propre, se mit à distiller une eau limpide.

Cependant la religieuse population de Paterno n'était point satisfaite. On avait su par diverses attestations que les deux ciboires renfermaient une centaine d'Hosties consacrées au moment où les voleurs les avaient enlevés du tabernacle. Quarante avaient été retrouvées, qu'étaient devenues les autres ?

Le soir du jeudi suivant, les trois jeunes gens dont DIEU s'était déjà servi pour guider les recherches, Orefice, Marotta

et Piccini, accoururent près de Jérôme Guarino : les lumières avaient paru de nouveau. Guarino partit avec eux.

On cherchait depuis longtemps sans succès quand Joseph Orefice :

— Voilà, dit-il, en se mettant à genoux pour marquer la place de plus près, voilà où il faut chercher avec soin !

Il posait en même temps la main à terre, et il sentit que le sol se dérobaît. Guarino saisit alors un couteau et commença à creuser lui-même. Tout à coup, il entendit un bruit sec, comme celui que produit une Hostie que l'on brise, et il s'arrêta en proie à une vive émotion : il se trouvait en face d'une excavation à laquelle une grande motte de terre servait de couvercle ; plus de cinquante Hosties étaient là, entières, blanches, aussi parfaitement conservées que celles qu'on avait découvertes auparavant.

Ce furent des transports de joie universelle quand on les reporta à l'église de Paterno : le peuple pouvait désormais glorifier DIEU de ses merveilles, puisque toutes les Hosties consacrées avaient enfin été retrouvées.

Tous ces détails sont extraits des actes du procès ordonné par l'autorité ecclésiastique et que l'on conserve dans les archives de l'archevêché de Naples. Sans nous arrêter davantage aux diverses dépositions qui furent faites durant l'enquête, nous ne voulons pas omettre le témoignage suivant qui est dû au curé de Paterno, Mathias d'Anna ; c'est l'écho d'une tradition constante dans le pays :

Pendant l'intervalle qui s'écoula entre le vol sacrilège et l'apparition des lumières, un muletier nommé François Jodice, âgé de vingt-sept ans, qui retournait à Naples vers le soir, voyait souvent dans le champ où furent enterrées les saintes Hosties une dame qui se tenait appuyée contre un arbre. Un soir, il s'enhardit à lui demander ce qu'elle faisait ainsi solitaire dans ce champ.

“ Je suis là, répondit-elle, pour veiller à la garde de mon fils ! ”

Quand on eut retrouvé les Hosties consacrées, tout le monde comprit clairement que cette dame devait être l'auguste Vierge Marie.

Quant aux hosties consacrées autour desquelles la puissance divine avait ainsi multiplié les merveilles, le Vicaire général de Naples en fit la reconnaissance canonique et les plaça dans deux cylindres de cristal fermés par des cercles d'argent, afin qu'un pût dans la suite les exposer à la vénération des fidèles.

# La Bienheureuse Imelda Lambertini

PATRONNE

DES ENFANTS DE LA PREMIÈRE COMMUNION

( suite et fin )



E pouvant plus contenir l'impétuosité de ses désirs, la bienheureuse enfant va trouver le confesseur du monastère et le conjure humblement de lui permettre de recevoir pour la première fois celui après lequel elle soupire avec tant d'impatience. Mais ce bon prêtre, sans tenir compte de la sainteté prématurée d'Imelda, ne considérant que son jeune âge, et craignant sans doute qu'elle n'eût pas une connaissance suffisante de ce divin Sacrement, lui refusa cette faveur. Ce refus affligea profondément Imelda ; toutefois la sainte enfant, habituée à obéir et ne voyant dans le prêtre que le représentant de Dieu et l'organe de sa volonté, ne répliqua point à une défense si sévère : ses larmes seules témoignèrent de sa douleur et de ses regrets.

Mais Dieu, qui se plaît à venir dans les cœurs humbles et purs ne tarda pas à récompenser l'amour dont Imelda brûlait pour lui et à se rendre à l'appel de ses impatients désirs.

L'épreuve de la bienheureuse enfant durait encore quand arriva la fête de l'Ascension. On était en l'année 1333 : Imelda venait d'atteindre sa onzième année. Pensant qu'en un si beau jour son confesseur se relâcherait de sa sévérité, elle surmonte sa timidité et réitère sa demande avec plus d'instance que jamais. Ce fut en vain : le rigide père de son âme persista dans son refus, ne voulant pas déroger à l'usage alors en vigueur de n'admettre aucun enfant à la première communion avant l'âge de quatorze ans.

Mais qu'est la volonté de l'homme devant celle de Dieu ? On peut bien, il est vrai, interdire à une âme de s'approcher de lui ; mais est-il au pouvoir de personne d'empêcher Dieu de s'unir à cette âme ? Dieu lui-même n'a-t-il pas déclaré dans les divines Écritures que *ceux qui le cherchent le trouveront infailliblement* ; et qu'il rassasiera de ses biens les âmes affamées ?

Le cœur brisé par un nouveau refus qu'elle venait d'essuyer, Imelda se rendit en l'église du monastère pour assister à la

messe et unir son sacrifice à celui de l'adorable victime... Quand le moment de la communion fut venu, toutes les religieuses sans exception vinrent se ranger, heureuses et recueillies, autour de la Table Sainte. Seule Imelda resta dans le bas du chœur. Là, agenouillée, la tête dans ses mains, elle donne libre cours à ses larmes en songeant au bonheur de ses sœurs ; elle se plaint amoureuxment à son divin Époux de rester sourd à sa prière et le conjure par de nouvelles instances de ne pas différer plus longtemps de satisfaire ses ardents désirs.

“ O Jésus ! soupirait-elle, ô mon céleste Epoux, ainsi donc vous voulez que votre petite servante soit consumée par l'ardeur de ses désirs sans qu'ils soient jamais satisfaits ? Pour quelle raison, ô mon Sauveur, serais-je la seule parmi vos épouses qui soit privée de vos embrassements ? Serait-ce parce que je ne suis qu'une enfant ? Mais les religieuses, mes Mères, m'ont souvent raconté votre prédilection pour l'enfance ; n'avez-vous pas dit à vos apôtres : “ Laissez venir à moi les petits enfants, ne les éloignez-pas ? ” Pourquoi maintenant ne voulez-vous pas me laisser approcher de Vous, moi qui suis une enfant, moi qui vous aime si ardemment ? Oh ! donnez-moi, je vous en conjure, une seule miette de ce Pain de vie et je serai rassasiée. . . Et si vous ne m'en jugez pas digne, faites que je meure, car je ne puis plus vivre sans Vous ! ”

L'amour rendait la bienheureuse enfant éloquente. Ses accents à la fois si puissants et si tendres avaient ému le ciel tout entier. Jésus ne put supporter plus longtemps l'agonie de cette jeune âme se mourant du désir de le posséder.

Imelda exhalait encore sa douleur, quand tout à coup une Hostie, qui semblait descendre du ciel, vint se placer au-dessus de la tête de la sainte enfant, et demeura miraculeusement suspendue dans les airs à la vue de la communauté émerveillée d'un tel prodige. Cette hostie était resplendissante de lumière et environnée d'une multitude d'esprits célestes.

Les religieuses, dans leur étonnement, n'osent d'abord en croire à leurs yeux : mais l'illusion n'est pas possible, car le miracle persévère et chacune d'elles est en état de le constater. Pendant ce temps Imelda, agenouillée, les yeux fixés sur la céleste vision, adorait le Dieu caché qui manifestait si visiblement sa présence et sa puissance. Triomphante et timide à la fois, elle demeure partagée entre la joie de se sentir si près de Celui qu'elle aime et le regret de ne pouvoir s'unir à Lui.

Cependant le confesseur, averti du prodige, accourt, vérifie le fait et ne pouvant plus douter que la volonté du Seigneur soit de descendre en ce cœur virginal, il prend une patène et

s'approche d'Imelda. Aussitôt l'Hostie, jusque-là immobile, vient se placer d'elle-même sur la patène. Voyant dans ce



nouveau prodige une confirmation de la volonté divine, le prêtre prend l'Hostie miraculeuse et en communique la bienheureuse enfant...

Imelda venait de faire sa première communion !

Comment vous exprimer ses transports de bonheur quand ses vœux furent satisfaits, quand elle eut reçu son Époux céleste, quand elle l'eut introduit dans son cœur si bien préparé pour sa venue ? Comment vous décrire le mystère d'amour qui se passa dans cette jeune âme ?

La Sainte Écriture nous en donne une idée dans cette parole profonde : " L'amour est fort comme la mort. " Imelda, au comble de ses vœux, mais trop faible pour contenir dans un corps mortel tant de délices, vaincue par l'amour, ferma les yeux, s'affaissa sur elle-même, comme abîmée dans une contemplation profonde. Respectant le secret de son bonheur, et s'unissant à son action de grâces, les religieuses la laissèrent longtemps en cet état ; rangées autour de la bienheureuse enfant que leur présence n'était plus capable de distraire, elles l'admiraient en silence, et ne se lassaient pas de contempler leur jeune sœur, plus semblable à une créature angélique qu'humaine.

Toutefois les heures s'écoulaient sans qu'Imelda sortit de sa mystérieuse extase. On l'appelle, on la prie, on la supplie, on lui commande de se relever ; elle, toujours si prompte à obéir à la moindre volonté de ses supérieures, n'obéit pas cette fois ; elle n'a pas entendu... ; on la touche, elle n'a pas senti... ; on la relève... , elle était morte ! .

Morte ! morte à onze ans ! . . morte d'amour, et d'amour pour son Dieu ! au jour et à l'heure de sa première communion ! . .

O l'heureuse mort, et qui ne l'envierait ? Car quoi de plus doux que d'expirer entre les bras de Jésus, sous son premier baiser ! . .

Le bruit de la merveilleuse communion d'Imelda et de son trépas non moins merveilleux se répandit aussitôt dans la ville de Bologne et dans les pays voisins et attira une foule considérable autour de sa dépouille mortelle. Chacun voulait contempler la bienheureuse enfant dont les traits gardaient encore sous la pâleur de la mort un reflet du bonheur sous le poids duquel elle avait rendu à Dieu son âme virginale...

Ses restes précieux furent déposés dans un riche tombeau de marbre, érigé par sa noble famille, et un habile pinceau conserva à la postérité le souvenir du prodige dont vous venez de lire le récit. Sur ce même tombeau on grava dans la suite une épitaphe qui retraçait les diverses circonstances de ces merveilleux événements.

Deux cents ans plus tard, les religieuses dominicaines voulant transférer leur monastère dans l'intérieur de la ville,

obtinrent la permission d'emporter avec elles le corps de la bienheureuse sœur.

Ses restes sacrés reposent aujourd'hui encore à Bologne dans l'église de Saint-Sigismond où ils ont été une troisième fois transférés, et où ils sont l'objet d'une vénération particulière.

Dieu a bien souvent dans le passé et maintenant encore manifesté la sainteté d'Imelda par d'insignes grâces spirituelles et temporelles, obtenues par son intercession.

Mais c'est surtout en faveur des enfants de la première communion que l'aimable vierge s'est plu à exercer sa protection à travers les siècles. Aussi une Confrérie pour la première communion des enfants se forma-t-elle sous ses auspices à Bologne, où elle existe encore, et il existe en France, dans diverses maisons d'éducation chrétienne, des associations semblables établies dans le but d'obtenir, par l'intercession de la bienheureuse Imelda, des premières communions pures et ferventes.

Nous souhaitons que les premières communicantes du Canada se mettent aussi sous la protection de cette aimable sainte, et qu'elle leur obtienne à toutes de recevoir Jésus dans un cœur bien aimant et bien préparé.

## Une Première Communion en Mer



l'époque où se déroule cette histoire, c'est-à-dire il y a 14 ans, l'île de Levuka en Océanie était évangélisée par un prêtre mariste, le P. Joseph. Les labeurs sans cesse renouvelés d'un long apostolat, les angoisses de la lutte pour les âmes, avaient creusé ses traits et courbé sa taille.

Un soir qu'il revenait à sa modeste case, harassé d'une pénible course à travers l'île, le bruit d'un sanglot étouffé parvint à son oreille. Intrigué, le Père s'approche et voit, au pied d'un bannier, un enfant de 10 à 12 ans, assis, la tête entre ses mains, à peine vêtu, pleurant à chaudes larmes.

—Qu'as-tu ? demande le Père, ému de compassion ; pourquoi pleures-tu ?

— Ma mère est allé chez le Grand Esprit, sanglote le pauvre, ma mère est morte.

— Et ton père ?

— Il est mort aussi, et moi je mourrai bientôt, car Samoa n'a plus personne.

Et l'enfant continua de pleurer, levant à la dérobée vers son interlocuteur un craintif regard. Le P. Joseph éleva vers le ciel ses yeux humides. Il demandait conseil à Dieu. Puis, se baissant vers l'orphelin :

— Veux-tu venir avec moi, Samoa ? je t'aimerai comme t'aimait ta mère et tu connaîtras au moins le bon Dieu.

Etonné de ce langage plein de douceur, surpris qu'on ne l'eût point rudoyé, l'enfant sécha ses pleurs et suivit le prêtre.

Le missionnaire aima bientôt d'une affection profonde le petit Océanien. Il lui ouvrit les trésors de son cœur brûlant de charité : celui-ci, de son côté, conçut pour son sauveur l'amitié la plus vive, l'amitié qu'ont les déshérités du monde pour ceux qui veulent bien les aimer. Le soir, dans l'humble case, le P. Joseph instruisait Samoa, qui, plongé dans de naïfs ravissements, buvait pour ainsi dire la parole sacrée. Un Dieu l'aimait ! le protégeait ! Il avait au ciel une mère puissante ! Ces choses si consolantes et si nouvelles étaient pour sa jeune âme un continuel sujet d'émerveillements.

L'instruction du petit néophyte avançait. Déjà l'eau sainte avait coulé sur son front. Bientôt il allait faire sa première communion.

Mais un jour, au retour d'un pénible voyage dans l'intérieur de l'île, le P. Joseph fut terrassé par la fièvre. Accroupi près de la natte où gisait son seul protecteur, le pauvre Samoa se désolait : il guettait les moindres signes du malade et demeurait des heures entières à son chevet, priant la bonne Mère du Ciel qu'elle sauvât son ami.

Le missionnaire ne mourut point, mais il avait en quelques jours vieilli de dix années. Brisé, tremblant, sans forces, il dut, avec un grand déchirement de cœur, renoncer à l'apostolat.

Un jeune confrère fut désigné pour continuer son œuvre, et le retour en France fut résolu. Mais Samoa ! Le laisser en Océanie ? Il serait capable d'en mourir. Lui, d'ailleurs, aimait cet enfant. D'autre part, l'emmener en France ? Le Père n'avait point de fortune : qui se chargerait de l'orphelin ?

— Il me suivra, se dit enfin le Père ; les âmes généreuses ne manquent pas chez nous ; et d'ailleurs le bon Dieu y pourvoira.

Quelques semaines plus tard, un prêtre à cheveux blancs, le



# SUJETS D'ADORATION

A L'USAGE

des Agrégés de la Congrégation du T. S. Sacrement.

№ 25

## Vertus Chrétiennes : La Douceur.

### I. — Adoration.

Sous le voile du doux mystère eucharistique, contemplons avec le regard d'une foi vive et profonde Celui que l'Eglise nous présente en nous adressant ces suaves paroles : *Ecce Agnus Dei*. Voici l'Agneau de Dieu !

A ce Roi de mansuétude offrons l'hommage d'un cœur pénétré de douceur : c'est cette vertu qu'Il demande de nous comme *hommes raisonnables* et comme *chrétiens*.

1. " La douceur, dit saint Thomas, est la vertu qui apaise en nous les mouvements déréglés de la colère." Or la colère détruit en nous, *l'homme raisonnable* en lui ôtant son jugement pour le mettre dans un état comparable à l'ivresse ou à la folie. " Bien que la raison, dit le Docteur Angélique, ne se serve pas d'organes corporels dans ses actes propres, néanmoins elle a besoin, pour les exciter, de forces sensibles, lesquelles ne peuvent agir quand le corps est troublé, par exemple dans l'ivresse ou dans la folie. Mais comme la colère trouble aussi le corps et que cette perturbation se communique aux membres extérieurs, ainsi elle rend impossible le jugement de la raison, plus encore que les autres passions. Ce trouble peut être si grand qu'il empêche la langue de parler ; de sorte que l'homme ne peut plus que frémir, hurler et rugir comme une bête féroce. " ( 1a 2æ. q.48. a. 3 )

2. La douceur nous rend aussi vrais *chrétiens* en nous faisant conformer notre conduite aux enseignements du divin Maître ainsi qu'aux admirables exemples de sa vie et surtout de sa vie eucharistique.

Le précepte de la douceur est tout entier résumé dans cette grande parole de Jésus sur la montagne : " Il était dit dans la Loi Ancienne : Œil pour œil, dent pour dent. Et moi je vous dis : ne résistez pas au méchant,

“ et si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-  
“ lui encore l'autre. Et si quelqu'un vous appelle en  
“ jugement pour avoir votre tunique, abandonnez-lui  
“ aussi votre manteau. Et si quelqu'un veut vous con-  
“ traindre à faire mille pas, faites-en mille autres avec  
“ lui. ” ( Matth. V. 38. 39. 40. 41. )

Nous trouvons l'exemple de la douceur de Jésus tout entier exprimé dans cette recommandation à ses Apôtres :  
“ Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. J'ai été doux envers vous, malgré vos défauts, vos imperfections grossières ; j'ai été doux envers les publicains et les pécheresses ; je serai doux envers Judas le traître que j'appellerai jusqu'au bout : mon ami ; je serai doux envers mes bourreaux qui me pourront traiter comme un agneau conduit à la boucherie ; je serai doux envers tous mes ennemis à qui je pardonnerai avant de mourir. ”

Mais, ô bon Sauveur, j'adore surtout votre douceur en ce suave Mystère : toujours muet et silencieux en présence des plus lâches outrages ; toujours bienveillant et plein d'amour pour nos tristes repentirs ; toujours indulgent et miséricordieux pour nos défauts, nos froideurs, nos manques d'égards : oh ! comme nous pouvons bien répéter avec l'Eglise : “ Voici l'Agneau de Dieu ! ”

## II. — Action de grâces.

Remercions Notre-Seigneur de la belle récompense promise à ceux qui pratiqueraient la douceur : “ Bien-  
“ heureux les doux, dit-il, car ils posséderont la terre en  
“ héritage. ” — Quelle est cette terre ?

1. C'est d'abord la terre de leur cœur. “ Au milieu des persécutions, dit le Sauveur, vous posséderez vos âmes par la douceur et la patience. ” La douceur empêchera ces paroles et ces actions inconsidérées, suggérées par la colère, et qui ravissent à notre âme la vie de la grâce.

2. C'est ensuite le cœur des autres. La douceur est une force, et qui ne sent que seules les âmes maîtresses d'elles-mêmes sont capables d'être maîtresses des autres ? Elles arrivent même à surmonter les caractères les plus farouches et les plus indomptés, car, comme disent les Écritures, une réponse faite avec douceur brise et amortit la colère : *Responsio mollis frangit iram.*

3. Enfin, ils ont un droit spécial à l'héritage du ciel. La retenue, parfois héroïque, qu'ils auront imposée au

bouillant emportement de la colère, le bien que leur douceur aura apporté à leurs frères et la ressemblance plus parfaite avec Jésus, le Roi de douceur, sont autant de titres qui leur assurent une place privilégiée dans le royaume éternel de Dieu.

Remercions aussi Notre-Seigneur de l'influence bien-faisante de la Communion pour apaiser l'effervescence de la passion irascible. Rappelons-nous l'exemple remarquable de l'impétueux commandant Marceau, transformé par la communion et qui disait : " Si je ne communiais pas souvent je jetterais mes hommes par-dessus bord. "

D'ailleurs, la douceur et l'amabilité sont communicatives, et en fréquentant Jésus si bon, si indulgent, si plein de mansuétude en l'état eucharistique, on finit par se laisser pénétrer par sa divine vertu.

### III. — Réparation.

Dans ma conduite à l'égard du prochain, ai-je soin de toujours pratiquer la douceur chrétienne ?

La douceur, disent les théologiens, demande trois choses : 1. Elle réprime les mouvements intérieurs ou extérieurs de la colère.

Est-ce que je me laisse emporter en paroles, en actions que je regrette ensuite amèrement ?

En reprenant mes inférieurs, est-ce que je suis agité dans mes paroles, dans mes gestes, mon expression de visage ?

Que je suis loin alors du Messie débonnaire que le Prophète décrivait ainsi d'avance : " Il ne paraîtra pas chagrin et troublé. Il ne jettera pas de cris et sa voix ne sera pas entendue au dehors ! " ( Is. XLII. 1. )

Que j'imite peu, dans mes réprimandes, Celui qui ne voulait pas briser le roseau déjà rompu ou éteindre la mèche qui fume encore !

2. La douceur demande la suavité dans les manières.

Suis-je dur, acariâtre dans ma manière de parler et d'agir ?

Est-ce que je me comporte de telle sorte qu'on aime à demeurer avec moi ?

Est-ce qu'au contraire on ne fuit pas mon voisinage à cause de mes plaintes continuelles sur tous et sur tout, à cause de mes plaisanteries trop peu charitables, ou à cause de mon air toujours triste et chagrin ?

3. La douceur ne cherche pas à se venger du mal qu'on

lui fait. Est-ce que je supporte patiemment et sans aigreur les paroles dures, emportées, injustes qui me sont adressées, les procédés incorrects ou agressifs, dont on userait envers moi ?

Est-ce que, quand l'occasion se présente, je ne rends pas le mal pour le mal ?

Quand j'ai été attaqué, me suis-je servi de ce " silence triomphal " que Jésus opposa à ses outrageux accusateurs ? ( S. Ambroise. )

#### IV. — Prière.

Doux Sauveur de l'Hostie, je vous demande la grâce d'imiter en tout votre amabilité infinie, et vous m'exaucerez, j'en suis sûr, car " la prière des cœurs doux est toujours agréée de vous. " ( Judith IX. 16. ) O mon âme, sois donc toujours douce :

1. Douce *envers Dieu*, vivant au jour le jour sous son regard maternel, dans un milieu où toutes choses sont arrangées pour le mieux par une Providence pleine d'une tendre sollicitude. Une mère ne prépare pas avec plus de soin le lit où doit reposer son enfant que Dieu ne prépare chacune des journées qu'il ouvre devant moi.

2. Douce *envers les événements*. Les événements sont les messagers de la bonté ou de la justice de Dieu. Chacun d'eux a une mission à remplir auprès de moi, et cette mission qu'il a reçue de Dieu, pourquoi ne pas la laisser s'accomplir en paix ?

3. Douce *envers les autres*. C'est plus difficile, car il semble qu'ils agissent parfois avec méchanceté. Mais que de fois aussi ils ne le font que par égoïsme, étourderie, tempérament, sans penser au mal qu'ils me font. Si c'est par méchanceté, prends tes précautions et demeure en paix : ils ne te nuiront que jusqu'au degré où Dieu le voudra.

4. Douce *envers moi-même*. Ce n'est pas se flatter, se permettre tout, se pardonner tout, mais c'est savoir s'encourager pendant le travail en se rappelant que Dieu n'exige pas le succès, mais seulement l'effort, c'est surtout savoir se relever doucement après une chute humiliante, une faiblesse qui atterre : " Allons, ma pauvre âme, tu as affaire à un maître bon et généreux. Avoue, humilie-toi, et reprends ta vie avec la même activité. "

O Marie, Mère aimable, recevez et bénissez ces résolutions.

visage émacié, la taille voûtée, tremblant de fièvre, montait, en compagnie d'un enfant, à bord du " Saint-Colomban, " navire en partance pour le Havre. Lorsque le capitaine eût donné le dernier signal et que, semblables à des ailes d'oiseau marin, les voiles se furent gracieusement arrondies sous la brise, le vieillard, tourné vers la rive, fit un signe de croix et s'essuya les yeux. L'enfant battit des mains. Le premier quittait, pour ne plus y revenir, une terre où vingt ans de sa vie s'étaient dépensés pour Dieu ; il y laissait son cœur. Le second voyait au bout du voyage le suprême bonheur de la première communion, la blanche hostie où demeure Jésus.

La première partie du voyage se fit dans d'excellentes conditions. Le " Saint-Colomban " filait comme une mouette. La mer était calme et le ciel pur.

Un vieux matelot du pays d'Arvor, Yvon le Braz, solide chrétien et brave cœur, s'était pris d'affection pour l'enfant, et celui-ci, d'abord effarouché par la figure bronzée et la rude voix du marin, s'était vite apprivoisé. Ce fut bientôt une paire d'amis. Quand la manœuvre le permettait, ils s'asseyaient l'un près de l'autre sur des paquets de cordages. Le vieux loup de mer entamait alors, d'une voix qui savait prendre les inflexions caressantes, de longs et pittoresques récits. Il disait les gloires de la bonne Madame Sainte-Anne qui sauve parfois les marins en péril, la légende fleurie de Saint-Guénolé et les contes naïfs et mélancoliques qu'on murmure, les soirs d'hiver, aux chaudières bretonnes. L'enfant ouvrait de grands yeux au récit de toutes ces merveilles, puis à son tour il parlait. Le bon matelot écoutait patiemment et parfois s'attendrissait.

— Toi, petit moussaillon, disait-il en lui tapotant doucement les joues de sa main cailleuse, toi, petit moussaillon, tu feras un fameux marin du bon Dieu et tu navigueras toutes voiles dehors au Paradis.

La traversée se continuait donc paisible, quand, un matin, le ciel s'obscurcit soudain, et la tempête éclata, terrible. Secoué comme un fétu par les vagues hurlantes, le " Saint-Colomban " craquait dans toute sa membrure. Vers midi, le vent se calma quelque peu, mais le navire, démâté, sans gouvernail, l'une de ses barques de sauvetage enlevée par la lame, ne se dirigeait plus et roulait au gré des flots. Le danger cependant semblait disparu ; la mer une fois redevenue calme, le charpentier du bord aurait tôt réparé les avaries, et la traversée se ferait quand même ; il n'y aurait en somme que quelques jours de retard. Dieu en avait décidé d'une autre façon. L'espoir était revenu au cœur de tous, quand tout à coup retentit un sinistre

craquement. Le navire venait de toucher, et l'eau entra dans la cale par une voie énorme.

— Les barques à la mer ! commanda le capitaine, et les deux chaloupes sauvées de la tempête furent mises à flot. Mais à ce moment se produisit une scène indescriptible. Il n'y aurait pas de place pour tous : on le savait, et les marins affolés, voyant la mort derrière eux, se ruèrent à l'assaut des embarcations. Le P. Joseph et Samoa furent repoussés avec violence.

— Les matelots d'abord, hurlait-on, les matelots d'abord.

Vainement le capitaine s'interposa. Sa voix ne fut point écoutée.

— Les matelots d'abord ! les autres après, s'il y a place ! criait-on avec une fureur où se devinait la folie.

Quelques secondes plus tard, les deux chaloupes s'étaient éloignées à forces de rames. Sur le pont du "Saint-Colomban", étaient restés le capitaine, Yvon Le Braz, quelques marins, le P. Joseph et Samoa.

— Capitaine, demanda le prêtre, qui serrait sur sa poitrine les Saintes Espèces, combien de temps avons-nous encore à vivre ?

— Dans vingt minutes, le "Saint-Colomban" va sombrer, si Dieu ne fait un miracle. Mon Père, vous n'avez plus qu'à nous absoudre.

— J'ai donc encore le temps, murmura le vieillard, merci, mon Dieu !

Puis se tournant vers Samoa :

— Mon enfant, nous allons mourir. Veux-tu avant recevoir le bon Jésus ?

— Oh ! oui, Père, oh ! oui. Quel bonheur, ô mon Dieu !

Et l'enfant tombe sur ses genoux, transfiguré. Un rayon de joie ineffable brillait dans ses yeux. La mort ne le préoccupait plus maintenant, il allait enfin s'unir à son doux Roi.

— Prie donc, ô mon Samoa, dit le prêtre ému jusqu'aux larmes, prie notre Père qui est aux cieux, prie la bonne Mère du Ciel, car tu vas recevoir son divin Fils.

— Et vous, mes amis, mes frères, continua-t-il tourné vers les marins, priez pour nous et pensez à Dieu !

Les matelots s'étaient agenouillés.

— Père, donnez-nous l'absolution, dit le capitaine, pour que la mort nous soit plus douce.

Et le pardon descendit sur les hommes inclinés.

L'eau montait avec un bouillonnement sinistre.

Auprès de Samoa, Yvon Le Braz pria à genoux ; sa rude figure, hâlée par les brises, sillonnée par de grosses larmes,

respirait le calme et la paix.

Quant à l'enfant, il demeura comme en extase. Il va mourir, et pourtant son cœur tressaille d'une ineffable joie.

Le prêtre est absorbé dans une muette prière.

— Mon Père, murmura le capitaine, hâtez-vous ! dans dix minutes nous serons morts.

Le P. Joseph s'approche alors de Samoa et lui présente l'hostie sainte. Sur le vaisseau qui va sombrer, au milieu de l'Océan qui rugit, la voix du prêtre s'élève :

— *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam !*

Le doux mystère est accompli. Le cœur de l'enfant palpite contre le cœur de Jésus. O bon Maître, comme ils durent s'abaisser avec amour sur ce petit communiant, vos miséricordieux regards ! Comme votre adorable tendresse dut se répandre en son âme ... Communion ineffable, dont l'action de grâces allait se continuer au Ciel. Acte sublime ayant pour autel un navire qui sombre, et pour église l'immensité.

L'eau arrivait maintenant sur le pont. Les matelots firent un signe de croix : la main du prêtre s'éleva pour bénir, et le "Saint-Colomban" s'abîma sous les flots.

Le prêtre avait reçu sa couronne ; l'enfant était auprès de son Jésus.

De tous les acteurs de ce drame, continua le curé, seul le capitaine a survécu. Tous les autres sont morts, et vous cherchiez en vain leurs tombes. Quant au capitaine, sauvé par un croiseur anglais, il est devenu prêtre, et ce prêtre, mes amis, c'est moi.

Le narrateur se tut. Un silence religieux planait dans l'antique salon, éclairé par la lueur indécise des flammes mourantes. Tous les cœurs étaient émus, et plus d'un parmi les assistants se détourna pour s'essuyer les yeux. En même temps, un flot de chers souvenirs envahissait leur mémoire ; ils pensaient aux jours si lointains maintenant où Jésus était venu à eux pour la première fois ; et des pleurs mal déguisés partaient de leurs paupières.

Heureux ceux-là qui pleurent au souvenir de leur première communion !

La Messe mensuelle à l'intention des Abonnés du "Petit Messager" sera célébrée le Jeudi, 17 Mai, à 6 heures, dans la Chapelle du Très Saint Sacrement.



I

**N**ON ! ne va pas en mer aujourd'hui, maître Jacques !  
Viens ; c'est le jour de Dieu, c'est dimanche, c'est Pâ-  
C'est l'heure où de la mort le Sauveur s'éveilla ; [ques ;  
Viens ! les cloches là-haut chantent l'*Alleluia*."

Les cloches aux échos de la côte isolée  
Dans leur vieux clocher bleu balancent leur volée ;  
La mer est toute en fête, et l'horizon lointain  
Jette des reflets d'or au soleil du matin.

Dans ses plis onduleux, au gré du vent qui passe,  
Comme des fleurs d'argent qu'il sème sur l'espace,  
L'écume tout à coup monte, éclôt, éblouit,  
Retombe, et, dans le flot qui vient, s'évanouit.

Sur la grève pierreuse où la Manche frissonne  
Le peuple accourt en foule à la messe qui sonne.  
Dieu sur ces cœurs Normands garde encor tous ses droits ;  
Ce peuple en ses rochers plante encore la croix :  
Il sait qu'en vain d'en-bas le blasphème l'outrage,  
Qu'elle enchaîne à ses pieds le blasphème et l'orage ;  
Que, pour briser le monde, il faut au Dieu vivant  
Un mot, un signe, ou même un simple coup de vent.

Or, près du quai, parmi vingt barques à l'amarre,  
Un vieux canot s'ébranle ; un homme est à la barre,  
En habit de travail, ramenant ses filets  
Qui sèchent, étendus sur deux rangs de galets.



Seul de tous ces chrétiens qu'il fuit et scandalise,  
 Cet homme a désappris le chemin de l'église :  
 Cet homme brave Dieu depuis plus de trente ans ;  
 Il jure, de sang-froid, même aux jours de gros temps.  
 Il n'a qu'un fils ; hélas ! et tous deux font la paire ;  
 Le fils est un vaurien qui ressemble à son père :  
 Côte à côte on les voit, couple impie et hardi,  
 Pêcher tout le dimanche et dormir le lundi.

— Jacques, lui cria-t-on, prends garde : Dieu se venge !  
 Laisse-là tes filets.



— Mais il faut que je mange.

— C'est fête, songes-y.

— Fête ? ah ! raison de plus.

Festoyez, vous, richards, fainéants ou perclus ;  
 Moi je suis gueux, j'ai faim, la mer est ma cuisine.

— Et ton fils ?...

— Il m'attend sous la roche voisine ;

Il pêche, depuis neuf ou dix heures du soir !”

Puis d'un revers de main poussant l'ancre au bossoir :

“ Allez ouïr là-bas le curé qui sermonne,  
 Vous ; et demandez-lui que ma pêche soit bonne. ”

Jacques, en ricanant, saisit le gouvernail.

— Ami, dit un vieillard, Dieu maudit ce travail ;

Dieu n'est pas loin, prends garde : et quand on le méprise....  
S'il t'envoyait un grain....

— Un grain, par cette brise !....

Avec tes oremus tu m'en garantiras ;  
Va ; moi je dois pêcher, tandis que j'ai deux bras. ”

## II

La brise d'est soufflait dans sa voile carrée ;  
Le vieux pêcheur partit, aidé par la marée.  
Son vieux canot rasait une roche à fleur d'eau,  
Quand la foule, à l'église, entonna le *Credo*.  
— Tiens, dit-il, aujourd'hui j'ai la messe à ma porte ;  
Je l'avais refusée et le vent me l'apporte :  
Soit ! la place est superbe et le moment choisi ;  
Puisque la messe vient par mer, assistons-y.  
Voyons, le fretin saute et la vague étincelle ;  
A l'œuvre !

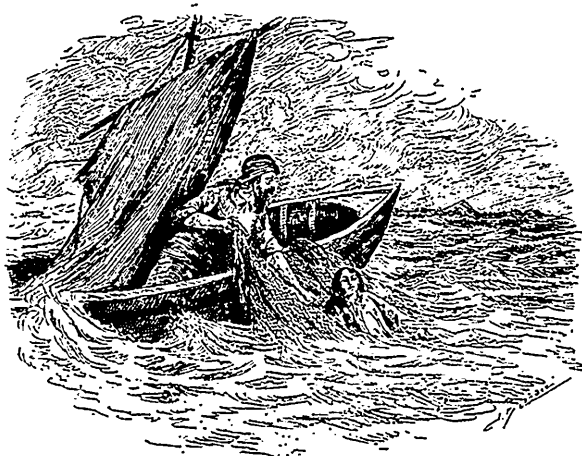
Au flanc du roc amarrant sa nacelle,  
Il lance, en l'étalant, un filet à gros nœuds :  
“ Va, cherche au fond, dit-il, l'endroit est poissonneux ;  
Il nous faut de la sole, au moins de la lamproie ;  
Et Jacques s'est penché pour surveiller la proie ;  
A l'avant de la barque il s'étend de son long,  
Et tire . “ Ho ! ce filet pèse comme du plomb !...  
Le vieux contait là-bas que c'est aujourd'hui fête ;  
Le vieux n'avait pas tort, même il était prophète,  
Car j'aurai pêche double et double ration. ”

La cloche alors tintait pour l'Élévation.

Jacques sonde de l'œil l'abîme où ses bras plongent,  
Mais en vain : l'eau jaillit des mailles qui s'allongent,  
Ou le varech mouvant flotte et fouette le bord.  
Enfin le lourd filet cède au dernier effort ;  
Jacques l'enbarque et l'ouvre : “ Hé ! qu'est-ce que j'amène ? ”  
Ses yeux troublés au fond voient une forme humaine,

Un corps dont le varech masque les traits bouffis ;  
 Jacques l'écarte et tombe en criant : " Ah ! mon fils !"  
 Et de ses poings crispés se frappant avec rage :  
 " Je l'ai tué ! c'est moi ! mon Dieu !... c'est mon ouvrage...  
 Noyé, perdu, damné, pour m'avoir obéi !... "

Les voix alors au loin chantaient : *Agnus Dei* ;  
 La messe allait finir dans un dernier cantique ;  
 L'encens tourbillonnait sous l'ogive rustique ;



Et de ces cœurs chrétiens, bénis, reconnaissants,  
 L'*Alleluia* vainqueur montait comme l'encens.  
 - - Là-bas, fou de remords, et maudissant sa faute,  
 L'homme a saisi sa rame, il vire vers la côte ;  
 Mais dominant les bruits de la brise et des flots,  
 A chaque coup de rame, éclatent ses sanglots.

Quand tout fut achevé, messe, chants et prières,  
 Quand les cloches, en haut, dans leur cage de pierre,  
 Gazouillaient à midi leur joyeux *Angelus*,  
 En mer, sur son canot bercé par le reflux,

On vit (spectacle affreux qui captive et qui navre)  
 Le vieux pêcheur se tordre à côté d'un cadavre :  
 Il se dressa, pleurant, joignant les mains, et dit :  
 " O vous, vous qui priez, priez pour un maudit ! "

---

## Fleurs eucharistiques de la Nouvelle-France

LA PREMIÈRE MESSE A LA POINTE DE LEVY  
 LE JOUR DE PÂQUES 1648



RUCE, ARATRO ET ENSE ! Comme le fait remarquer un des historiens de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, c'est ainsi que la France colonisait jadis : par la croix d'abord, par la culture ensuite et aussi, quand cela était nécessaire, par sa glorieuse épée.

À l'époque que nous étudions ici, les colons de la Nouvelle France étaient sans cesse exposés à la fureur des Iroquois, qui avaient juré leur perte et ne négligeaient aucune occasion de les harceler. Que de fois ces braves laboureurs, en train de se tailler un petit domaine à même la forêt, durent se faire une arme de leurs instruments de défricheurs, pour ne pas tomber sous le tomahawk de leurs cruels ennemis, survenus à l'improviste ! Mais ces enfants de la vieille France étaient vraiment sans peur comme sans reproche, et le danger incessant ne faisait qu'aiguiser leur courage.

De loin en loin, un missionnaire apparaissait au milieu du campement, ayant avec lui sa petite chapelle portative, et leur apportait les bienfaits de la religion. C'est ainsi que le 12 avril de l'année 1648, jour anniversaire de la glorieuse Résurrection de notre Sauveur, nous voyons le Père Pierre Bailloquet, jésuite, célébrer, pour la première fois, les saints mystères à la Pointe de Lévy. Le Journal des Jésuites nous donne peu de détails sur cette scène touchante ; mais il nous semble voir ce saint religieux disant la messe solennelle de Pâques, dans la cabane de Guillaume Couture, premier colon de la Pointe de Lévy. Ce temple improvisé est plus que modeste, mais, en ce

mo  
 ren  
 dû  
 am  
 vag  
 tère  
 qui  
 de :  
 l'an  
 V  
 vier  
 saci  
 tant  
 voy:  
 ble.  
 À  
 moi  
 port  
 colo  
 ligie  
 les s  
 Ja  
 ces c  
 Pe  
 dent.  
 veut  
 nière  
 flottii  
 son a  
 En  
 frapp  
 que v  
 sa pr  
 venir.  
 Victo  
 nera l  
 messe  
 germe  
 leur n  
 royau

(1)  
 prunté:  
 par Jos

moment, c'est un Thabor pour les hardis pionniers qui entourent le célébrant. François Bissot, bourgeois de Québec, qui a dû accompagner le religieux jusqu'ici, les canotiers qui les ont amenés, Guillaume Couture, ses compagnons et quelques sauvages assistent, avec recueillement, à l'oblation des saints mystères. À l'élévation, tous adorent profondément le Roi du ciel qui daigne descendre sur cet humble autel, orné de branches de sapin pour remplacer les fleurs absentes à cette saison de l'année.

Voici le temps de la communion ; ces rudes travailleurs, viennent, avec respect et humilité, prendre part au banquet sacré. Des larmes de bonheur sillonnent leurs jours hâlés, tandis que le prêtre dépose sur leurs lèvres le Pain sacré du voyageur. Le voilà bien, le secret de leur force et de leur invincible énergie !

À l'issue de la messe, tous entourent le Père pour lui témoigner leur reconnaissance pour le bonheur qu'il leur a apporté. Le cœur bondit de joie dans la poitrine de ces vaillants colons, et ils étreignent chaleureusement les mains du bon religieux, incapables, pour l'instant, de lui exprimer autrement les sentiments dont ils sont agités.

Jamais soleil de Pâques n'éclaira un plus beau jour dans ces contrées désertes.

Pourtant, il faut déjà se séparer : d'autres pionniers attendent, eux aussi, le messager de la bonne nouvelle et le Père ne veut pas faire languir ces autres fils de son cœur. Une dernière poignée de main, une dernière bénédiction, et la petite flottille s'éloigne, saluée par la même fusillade qui accueillit son arrivée.

En avant, maintenant, hardis-bûcherons ! frappez d'estoc, frappez de taille les arbres géants de la forêt. De cette terre que vous foulez, terre que le bon Dieu vient de sanctifier par sa présence dans le Sacrement auguste, surgira une ville d'avenir, une paroisse consacrée à Marie, à Notre-Dame de la Victoire, par son illustre fondateur. Dans un temple qui dominera la falaise, on célébra souventes fois le saint sacrifice de la messe, on distribuera le Pain qui fait les forts, le vin qui fait germer les vierges, et vos fils, marchant sur vos traces, fiers de leur noble origine, travailleront eux aussi, à l'amplification du royaume de Jésus-Christ. ( 1 )

MARIE AYMONG.

( 1 ) Le sujet de cette étude ainsi que plusieurs détails, ont été empruntés au livre : "*Le premier colon de Lévis, Guillaume Couture,*" par Joseph Edmond Roy.

# → LA COLOMBE ←

CHANT

REFRAIN

Viens a moi. viens a moi.

ORGUE.

colombe ti - mi - de, Viens dans mon ta - ber - na - cle a briter ta can - deur,

Viens, ne crains pas, cet a - bri c'est mon cœur. Viens, ne crains pas, cet a -

. bri c'est mon cœur. Là, tout est pur, — rien n'est per - fi - de,

Viens, ne crains pas, on est bien dans mon cœur. Viens, ne crains pas, on est

bien dans mon cœur.. O ma co - lombe, on est bien dans mon cœur.

COUPLÉ

On court de grands dan - gers dans les sombres fo - rêts, Tout arbre a ses é -

- rils, tout buisson ses é - pines; Viens te re - fu - gi - er

Sur mes chas - tes collines, Et tu t'é - par - gne - ras de bien amers re - grets.

Là, tu ne craindras plus les serres du vautour  
 Ni les rêts du chasseur, ni l'orage qui gronde ;  
 Là, tu ne craindras plus les séducteurs du monde,  
 Tu dormiras en paix dans un doux nid d'amour.

J'ai semé tous mes champs, mes vignes sont en fleur,  
 Pour apaiser ta faim, j'ai des froments splendides,  
 Pour apaiser ta soif, j'ai des sources limpides  
 D'où coulent à pleins bords des fleuves de bonheur.

Si tu sens, ma colombe, après un vol lointain,  
 Les attraits du silence et de la solitude,  
 Je garde à tes désirs un lieu de quiétude :  
 Tu viendras réplier tes ailes sur mon sein.

O ma colombe, entends la voix de ton Jésus ;  
 Loin des hommes trompeurs, loin de toutes les fanges  
 Je veux te conserver pure comme les anges,  
 Et couronner ton front de toutes les vertus.



## La cause du R. P. Pierre-Julien Eymard



**A**u mois de janvier dernier, nous annoncions à nos lecteurs que S. E. le Cardinal Archevêque de Paris avait présidé la première session du procès informatif de la Cause du R. P. Pierre-Julien Eymard, Fondateur de la Congrégation des Religieux du Très Saint Sacrement, et de celle des Servantes du Très Saint Sacrement, et constitué le tribunal qui devra entendre les témoins appelés à déposer au sujet de la renommée de sainteté du Serviteur de Dieu.

Son Eminence a confié la présidence dudit tribunal à S. G. Mgr Thomas, archevêque titulaire d'Adrianopolis, et a nommé M. l'abbé Gabriel Joly, docteur en droit canon, comme promoteur fiscal, et comme notaire M. l'abbé Victor Jaud, aumônier des Dames du Calvaire.

Le R. P. Edmond Tenailon, Procureur général de la Congrégation à Rome, est Postulateur de la Cause, et le R. P. Albert Rolland, Vice-postulateur pour le procès informatif de Paris.

Chaque semaine, le tribunal tient une session à Paris. Il s'est transporté à Nantes pour y recevoir la déposition de plusieurs témoins, et a envoyé des commissions rogatoires dans les diocèses d'Angers et de Belley où Nosseigneurs les Evêques ont constitué des tribunaux qui fonctionnent en même temps que celui de Paris.

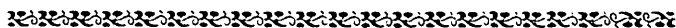
Un autre procès informatif est commencé à Grenoble, diocèse d'origine du R. P. Eymard. Il se poursuit, en même temps que des commissions rogatoires, constituées à Lyon et à Fréjus, permettent d'entendre les dépositions des témoins qui ne peuvent être cités à Grenoble. Le tribunal de Grenoble est ainsi



constitué : Juge député : M. le chanoine Constant Saillard, vicaire général ; Juges assesseurs : MM. les chanoines Théodore Fuzier et Ferdinand Chabert ; Promoteur fiscal : M. Auguste Guillaud, professeur de morale au Grand Séminaire ; Notaire actuaire : M. l'abbé Jassoud, curé du Pont de Claix ; Vice-postulateur : M. l'abbé Jules Chovin, professeur à l'Externat Notre-Dame.

Quand ces deux procès informatifs faits à Paris et à Grenoble seront terminés, le dossier sera porté à Rome, et, après examen de la Sacrée Congrégation des Rites, le Souverain Pontife décidera si la Cause doit être acceptée.

Dans l'affirmative, le Serviteur de Dieu, par le fait de cette acceptation, serait déclaré *Vénérable* ; et l'on commencerait alors les procès apostoliques qui conduisent à la Béatification, et plus tard, s'il plaît à Dieu, à la Canonisation.



## Une Messe de plus ou de moins !



E dites donc jamais, même par légèreté : UNE MESSE DE PLUS OU DE MOINS, PEU IMPORTE !

UNE MESSE DE PLUS ! Oh ! oui, il importe beaucoup *au monde* qu'elle soit dite ! Il importe beaucoup à *vous* de l'entendre ou de la faire célébrer !

UNE MESSE DE PLUS ! Mais c'est Jésus-Christ qui étend son bras sur le monde et le protège et arrête la justice de son Père prête à frapper. — Si le monde n'est pas anéanti, il le doit à cette messe qui, nuit et jour et sans interruption, se célèbre dans l'univers tout entier.

UNE MESSE DE PLUS ! Mais c'est un nouveau flot de bénédictions et de grâces s'échappant du cœur de Dieu le Père à la vue du sang de son Fils, pour féconder nos faibles désirs de conversion, pour mener à maturité nos projets de perfection, pour multiplier les âmes pures et chastes, les hommes généreux et dévoués, les vrais et solides chrétiens !

UNE MESSE DE MOINS ! Mais c'est un saint, plusieurs saints peut-être, de moins dans le ciel — c'est un pécheur de moins dans le ciel — c'est un pécheur de moins arraché aux liens de son péché — c'est une âme de moins soulagée dans les flammes, ou délivrée tout à fait du Purgatoire ; et cette âme est peut-

être celle de notre père, de notre mère, de notre meilleur ami.

UNE MESSE DE MOINS ! C'est l'Église de Jésus-Christ privée des secours puissants dont elle a besoin ; c'est le monde entier privé d'une grâce de protection et de conservation.

Un prêtre malade recevait de son médecin l'ordre de ne pas réciter son bréviaire — *La sainte messe*, demanda-t-il, *puis-je la célébrer ?* — *Oh ! oui, oui*, repartit vivement le docteur chrétien ; *oui, dussiez-vous ralentir votre guérison ; nous en avons trop besoin !*

Ne dites donc jamais : UNE MESSE DE PLUS OU DE MOINS, QU'IMPORTE ?

Si, écrit Mgr de Ségur, vous n'aviez qu'une demi-heure à consacrer à la prière et au service de Dieu, vous ne sauriez rien faire de plus utile à la gloire de Notre-Seigneur, au salut de votre âme et au bien général de l'Église que d'entendre pieusement la messe.

— En entendant une seule messe, dit saint Bernard, on peut mériter plus qu'en donnant sa fortune aux pauvres. — J'aimerais mieux perdre le monde entier, si je l'avais, disait une âme pieuse, que de perdre une seule messe ; *la messe négligée, c'est le sang de Jésus-Christ que je négligerais ; et ce sang peut purifier mon âme et m'acheter le ciel.*

## Pèlerinage à Sainte Anne de Beaupré

ET A N.-D. DU SAINT ROSAIRE

DES dames et demoiselles agrégées du Très Saint Sacrement feront leur pèlerinage annuel à Sainte Anne de Beaupré et au Cap de la Madeleine le lundi 25 juin. Départ de Montréal, sur le "*Trois-Rivières*", à 2 h ½ p. m.; arrêt, en allant au Cap de la Madeleine, vers 8 h ½ ; en revenant, à Québec, plusieurs heures, et, au besoin à Trois-Rivières. Détails le mois prochain sur quelques avantages nouveaux qui s'ajouteront, cette année, aux anciens.

Billets, quai compris : \$ 2.10 ; enfants, \$ 1.05. S'adresser au plus tôt, surtout pour les cabines, aux zélatrices, ou à la Communauté, 320, Avenue Mont-Royal.

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.



## Les premières Compagnies

*Propriété de l'abbé de Saint-Benoît.*